

L'ange gardien.

Le premier mec que j'ai tué devait avoir mon âge, c'était il y a bientôt douze ans au Tchad. Je m'en rappelle comme si c'était hier.

Il faisait nuit, une chaleur à crever nous écrasait. Tous les gars de ma section m'avaient mis sous pression, j'étais le seul à ne jamais avoir eu de sang sur les mains, ils m'ont offert cette sentinelle sur un plateau.

Je me dirigeais vers ce type qui faisait des allers-retours, son AK47 en bandoulière. Il surveillait les alentours d'un camp de rebelles. Le sergent-chef qui nous commandait m'accompagnait au cas où je flancherais, pour finir le travail. L'important de ma mission de ce soir-là était d'éliminer cette sentinelle en silence, afin de ne pas réveiller le groupe de rebelles.

J'étais si proche du mec que je sentais son odeur. Au moment où il me tourna le dos, je me suis détendu curieusement, comme un puissant ressort, pour lui sauter dessus comme une bête sauvage. Ma main gauche, avec une force incroyable, masquait sa bouche pour l'empêcher de crier. D'un mouvement rapide de la main droite, presque instinctif, à croire que j'avais fait cela toute ma vie, je lui ai tranché la gorge jusqu'à la colonne vertébrale avec mon couteau aiguisé comme un rasoir.

Un son étrange, comme quand on souffle dans un verre d'eau, a suivi immédiatement après que la lame de mon couteau ait fini de tinter, presque musicalement, juste après qu'elle soit sortie de son cou. C'est assez surprenant ce qu'une lame d'acier peut faire comme bruit quand elle tranche de la viande fraîche.

Je tenais maladroitement le mec, il ne tenait plus sur ses jambes et s'écroula comme un pantin de chiffon. Ma main gauche glissa sous son menton, elle était recouverte d'un truc chaud qui me coulait sur l'avant bras.

J'avais un goût curieux dans la bouche, métallique, je salivais abondamment.

Sous la lune opaline d'Afrique, mon sergent-chef, seul témoin de mon forfait, me félicita par un pouce levé vers le ciel.

Le deuxième, et le troisième mec que j'ai tué, l'ont été ce même soir, lorsqu'on a attaqué ce camp retranché d'insurgés. Notre section de douze gars surentraînés a, ce soir-là, tué quarante-neuf rebelles.

De retour à notre garnison, nous avons eu les félicitations de notre commandant pour service rendu à l'état.

Ce n'est qu'après quelques jours que j'ai vraiment réalisé que j'avais tué trois gars, dont deux au couteau.

J'ai mis beaucoup de temps à oublier l'expression de surprise dans les yeux grands ouverts du deuxième mec qui venait de sentir la lame de mon couteau lui rentrer dans le ventre. Ces yeux énormes, blancs comme la lune, contrastaient avec sa peau noire comme la nuit, noire comme mon esprit.

Je me suis saoulé pour oublier ce que je venais de faire, avec l'absolution de mes supérieurs, raison d'État oblige.

J'ai mis plus de quinze jours pour émerger, mon sergent-chef pensait que j'étais devenu fou.

Je picolais du matin au soir. À la nuit tombée, j'allais au bordel, que l'armée mettait à notre disposition. Un transal-C160 était reconverti en maison close. Un vieux fût de deux cents litres de kérosène planté là, près de la rampe d'accès au ventre de l'avion, servait de poubelle pour toutes ces capotes remplies par notre désespoir, que ces putes nous arrachaient avec leurs entrailles chaudes et visqueuses qu'elles nous offraient en écartant leurs cuisses.

J'ai été convoqué par mes supérieurs, la sanction a été sans appel : inapte au combat rapproché.

Les commandos de marine n'aiment pas les mauviettes. Ils décidèrent de me former pour que je devienne tireur d'élite.

À partir de ce moment-là je ne sais plus combien de mecs j'ai tué, des dizaines, des centaines, peut-être un millier.

Je faisais partie de toutes les missions à risques, aux quatre coins du monde. Mon rôle était simple : protéger mes coéquipiers qui étaient dans le merdier.

Je tirais sur les mecs qu'ils combattaient au corps-à-corps. Je visais la tête, parfois dans ma lunette je la voyais exploser comme une pastèque. Rapidement mon nom était fait : l'ange gardien.

Certain soir au bivouac, un gars que je ne connaissais pas, venait me voir, timidement. Je savais, rien qu'en le voyant, qu'il voulait me remercier. J'avais certainement dû exploser la tête d'un mec qui allait le flinguer à coup sûr.

Parfois il m'offrait des clopes, d'autre fois une fille, ou une bonne bouteille. J'étais devenu un tueur, l'ange gardien d'autres tueurs qui, pour des raisons d'État, tuent sans vergogne, sans remord, sans état d'âme.

Pendant mes permissions, je me rendais bien compte que j'étais devenu un monstre sanguinaire, sans cœur. Il me tardait de repartir en mission pour en découdre, pour faire la seule chose que je savais faire : tuer.

Le temps passait, je vieillissais, nos missions évoluaient. De plus en plus souvent on partait en équipe restreinte, en civil, dans certain pays pour faire des éliminations sélectives. Cette nouvelle forme de travail me passionnait malgré les risques énormes encourus.

Nous n'avions, lors de ces missions spéciales, aucun appui de l'état, celui-ci aurait nié tous nos agissements si nous nous étions fait prendre. Nous n'existions pas légalement, et la « grande muette » sait tenir sa langue. J'avais l'impression de

jouer dans certaines séries télévisées de mon enfance, mais là, les balles étaient bien réelles, et les morts ne se relevaient pas après la prise.

Après la mort de Judith, je me suis engagé à vingt-deux ans dans la légion étrangère où j'ai fait cinq ans pour oublier, pour mater mon chagrin. Après cette période, que je qualifierais de période d'entraînement, d'apprentissage, je me suis engagé dans les commandos de marine où je suis rentré sans peine. C'est eux qui m'ont formé comme un des meilleurs tueurs de l'armée. J'ai passé dix années à arpenter le monde pour tuer des gens qui devaient, selon mes supérieurs, être éliminés coûte que coûte.

Revenu à la vie civile depuis cinq ans, j'habite Montmartre. Mon compte en banque est très bien rempli car mon activité actuelle est très lucrative, je suis tueur à gage.

J'accepte presque tous les contrats, du moment que la cible soit en France. Je ne me déplace plus à l'étranger, la logistique est bien trop lourde pour organiser une opération. De plus des intermédiaires sont indispensables pour la mener à bien, ce qui n'est pas souhaitable dans ma profession.

Je travaille seul. Le prix moyen pour un contrat est d'un million de dollars. L'argent est viré sur un de mes comptes en suisse après une multitude de virements successifs entre des banques off-shore opaques.

Pour me contacter c'est assez simple : internet. J'ai une sorte de site relayé par une vingtaine de Proxy pour brouiller les pistes. Une fois que l'argent est sur mon compte, jamais mes clients n'ont été déçus, je n'ai jamais raté ma cible.

Malgré ma fortune, je vis au jour le jour, péniblement, rongé par les remords, triste d'avoir raté ma vie.

Je souhaiterais un jour être une cible, me faire flinguer au coin d'une rue par une balle qui me traverserait l'esprit, tirée par un mec comme moi, qui, derrière sa lunette contemplerait la mort d'un monstre.

Je sais qu'un jour je laisserais une piste, un fil d'Ariane, juste pour les limiers qui me suivent, qui me traquent, me trouvent et finissent le travail, que le manque de courage m'a toujours interdit de faire moi-même : me flinguer.

Lorsque je traque une cible, je suis obnubilé par le résultat, parfois des mois me sont nécessaires pour remplir ma mission, mais le travail est toujours fait, et bien fait.

Je viens d'honorer mon dernier contrat. Une sorte de vide m'envahit, le même que l'on ressent après avoir éjaculé entre les cuisses d'une fille.

J'ai éliminé un gros trafiquant de drogue libanais. Je suis presque sûr que le commanditaire est l'état américain, qui mène une guerre feutrée, larvée, contre les cartels de la drogue, mais qui en parallèle paye des tueurs pour faire le sale travail sans se mouiller, comme on paye un jardinier pour tondre la pelouse, arracher les mauvaises herbes, ou s'occuper des taupes qui ruinent l'harmonie dans un beau jardin.

En règle générale je n'ai jamais d'état d'âme après le travail, mais il faut bien reconnaître que je préfère flinguer une saloperie de trafiquant de drogue plutôt qu'un môme de six ans.

C'est de plus en plus souvent que l'on me sollicite pour des affaires de drogue, de politique, ou d'espionnage industriel.

Je vais retourner à mon train-train quotidien en attendant mon futur contrat. J'ai au moins trente bouquins à lire, ils m'attendent chez moi, vierge de toute pliure, sentant le neuf, prêt à libérer leurs mots à mes yeux, à mon esprit.

Entre deux contrats, je ne fais presque rien. Chaque jour qui passe est semblable à celui qui est passé, semblable à celui qui s'annonce. Je me lève vers neuf heures, je prends une douche bien chaude, je bois un café noir sans sucre, puis je lis jusqu'à dix-sept ou dix-huit heures. Parfois j'arrive à lire un livre par jour. Depuis mon retour à la vie civile, j'ai lu des milliers de livres. J'ai brossé les classiques, qu'ils soient français, anglais, américain, j'en passe. Aujourd'hui je lis presque exclusivement de la littérature contemporaine, je préfère les auteurs

bien vivants, à ceux, qui, morts et desséchés, ont laissé une vague trace dans nos bibliothèques poussiéreuses.

Vers dix-huit heures, je me connecte à mon site Internet pour voir ce qui m'est proposé. Je refuse plus de quatre-vingt-dix-neuf pourcents des propositions qui me sont faites. Depuis le temps j'ai des réponses toutes faites, c'est impératif de répondre à chaque client potentiel, pour bien lui faire comprendre pourquoi je refuse son affaire. La moitié de mes refus sont motivés par le fait que le travail doit être effectué à l'étranger, je ne me déplace plus hors de France. Maintenant je refuse également de tuer des enfants. Le dernier que j'ai flingué avait six ans à peine, richissime héritier, il devait mourir pour que mon client touche un énorme paquet de fric. Ce travail m'a rapporté cinq millions de dollars, mais après ce contrat je n'ai plus dormi pendant deux mois. À croire qu'en vieillissant je retrouve un peu de l'humanité qui m'a quitté quand Judith s'est suicidée. J'instrumentalise le souhait de mes clients, bordel de merde ! Comment font-ils pour me payer pour flinguer un môme ?

Vers dix-neuf heures je sors dans le quartier, je vais rôder pour voir les nouvelles filles, celles qui me donneront un peu de plaisir pour quelques billets. J'ai mes habitudes dans ce domaine, j'ai quatre ou cinq amies qui tapinent et usent les trottoirs Parisien à attendre le client en roulant des fesses.

On forme une sorte de famille. Martine est martiniquaise, elle est fine, elle a les fesses bien fermes, mais ce que je préfère chez elle, c'est qu'elle suce à fond, jamais aucune fille ne m'a sucé comme Martine, elle est fantastique.

Joy est russe. Elle a vingt ans, elle me fait penser à Judith, avec ses cheveux noirs. Judith avait dix-neuf ans à peine, quand elle décida de mettre fin à ses jours, ce qui, de fait, arrêta net ma vie.

Véronique, à quarante-cinq ans, elle me bichonne comme une mère, ses gros nichons lourd et chauds me réconfortent.

Yoko est japonaise, elle est toute menue. Je l'aime, mais je ne sais pas comment le lui dire. J'aime cette fille, ses petits

seins, ses petites fesses, ses yeux bridés rieurs... J'aime vraiment cette fille.

Pratiquement tous les soirs j'explore de mon long et gros doigt des cavernes secrètes, connues ou inconnues. Le lundi et le jeudi sont réservés exclusivement à Yoko, nous sortons ensemble au restaurant, au cinéma, en boîte de nuit, puis elle vient passer la nuit à la maison.

Parfois en explorant les bas-fonds Parisien, je fais des découvertes saisissantes. L'autre jour je suis tombé sur un travesti, je n'en suis encore pas revenu. Le mec avait tous le haut du corps identique à celui d'une fille, avec un visage fin de fille, des seins de fille, des épaules étroites, une fille en somme. Quelle fut ma surprise quand un gros truc raide sortit de son slip, plus gros que le mien, merde alors !

J'ai repoussé le mec sur le lit en lui disant qu'il y avait erreur, que ce n'était pas mon truc. Il ne chercha pas à me retenir, de toute façon il n'aurait pas fait le poids, s'il avait tenté quoi que se soit, je lui aurais éclaté la gueule.

Les jours passent comme dans un ralenti de vie, je tourne et tourne encore des pages et des pages de livre, je baise et rebaise des filles de joie, tout est réglé comme du papier à musique, tout est très simple.